

Principaux du Collège⁽¹⁾ ayant exercé dans l'Hôtel de Villaines

De 1900 à 1908 se sont succédés :

Messieurs Montagne - Galampoix - Leblanc

1908 -1914	P. Grenat	1908-1909 1er jalon de l'amicale posé par M. G. Loutil 1909 : déclaration de l'association
1914-1921	J. Durand	
1921-1924	A. Vezinhet	
1924-1930	R. Gédéon	
1930-1935	L. Cabanes	1934 : début de la mixité au collège 1934 : le Collège de Jeunes Filles est supprimé et remplacé par le Cours complémentaire
1935-1940	C. Camman	
1940-1941	H. Soulan	
1941-1962	J.E. Bressolette	1954 : le Collège prend le nom de George Sand
1962-1964	A. Carle	
1964	J. Poupat (par intérim)	
1964-1966	J. Gallois	
1966-1971	J. Faure	1970 : l'Hôtel de Villaines est désaffecté

⁽¹⁾ Le Collège comprenait des classes primaires et secondaires conduisant au baccalauréat.

P. Grenat (1908-1914)

Toast du Principal lors du banquet de 1911

“...Avez-vous remarqué l'attitude (“la tête”) du monsieur qui doit prononcer un discours à la fin du banquet ? Il arrive, l'air d'un diplomate qui détient des secrets d'état ou d'un Kant méditant son Traité de Métaphysique. Il serre distraitemment les mains qui se tendent. Il s'assied. Alors commence son supplice, supplice de tantale ; les plats se succèdent ; les vins se versent. Il ne touche à rien que, “dente superbo”, ne mange ni ne boit. Le front obnubilé comme celui de Zeus l'Olympien, il rumine ses idées. Il ne se décide enfin à tremper ses lèvres dans sa coupe de champagne qu'après avoir fermé à double tour le robinet de son éloquence.

Eh bien ! moi, ajoute notre discoureur, je ne sais si vous avez remarqué ? Venu sans appréhension, je me suis assis sans crainte. Sans scrupule, j'ai mangé de tout, bu de tout. Nulle contrainte, nulle gêne, nulle inquiétude ! Et savez-vous pourquoi, ? Oui, pourquoi ? C'est que j'avais mon discours dans ma poche... Et là-dessus, il tire de sa poche son discours tout prêt et le lit... imperturbablement.

Voilà bien un moyen, en effet. Il me rappelle un fameux recueil de sermons que nous a légué le Moyen-Âge. Le titre en est parlant : “dormi secure”, dors tranquille. Il semblait dire au prédicateur dans l'embarras : va, viens, mange, bois, dors. Demain, en montant en chaire, tu trouveras ton sermon tout prêt : “dormi secure”, dors tranquille.

Tranquille, je l'étais moi-même en venant ici. Peut-être n'avez-vous point remarqué ? Vous étiez bien trop occupés pour cela. Mais, je n'ai point boudé sur la table : à cette heure, je puis même, l'estomac reconnaissant et satisfait, jeter un coup d'œil rétrospectif et attendri sur l'excellent menu qui nous a été servi. Et je vous dis à mon tour : savez-vous pourquoi ? Est-ce que j'avais un discours tout fait. Non, au contraire. Voyez, dirait le charlatan sur la place publique, rien dans mes mains, rien dans mes poches ! Alors, qu'elle était la raison de ma tranquillité ? C'est qu'en venant, j'étais fermement décidé à ne pas faire de discours du tout.

Et quand donc, “bone deus”, aurais-je trouvé le temps de le préparer ? Depuis un mois, je vis au milieu de démolitions, de décombres, de plâtras et de poussières qui, pour être vénérables, n'en sont pas moins âcres. Et toujours, là, une idée fixe qui m'obsédait le jour et me faisait rêver la nuit. Sera-ce prêt pour la rentrée ? Cruelle énigme qui, en dépit de l'assurance aimable du camarade Chéramy, me ballotait en des alternatives de confiance et de désespoir. Etonnez-vous qu'à ce régime mes facultés eussent baissé !

Aussi, étais-je vraiment résolu à ne rien dire. Mais puisque malgré tout, l'habitude aidant, inconsidérément, assuré toutefois de votre bienveillante attention, je me suis levé, mon toast s'impose. Je n'oublie point, en effet, les services que votre association a commencés, continue et continuera certes à rendre au Collège. Je lui exprime à nouveau mes sentiments reconnaissants. En son honneur, je lève mon verre, et je le vide à sa prospérité.”

Discours de M.Durand, Principal du Collège de Garçons

pour la distribution des prix aux élèves, le mardi matin 13 juillet 1915

Paru dans l'Echo de l'Indre le 16 juillet 1915

Préambule : « Cette solennité a été grave et recueillie comme les circonstances le commandaient. Si l'on entendait avec un noble orgueil l'énumération des actions d'éclat des anciens élèves, c'était avec un sentiment de poignante tristesse qu'on écoutait la lecture de ceux tombés au champ d'Honneur pour la Patrie. Le collège de La Châtre a eu le droit d'être fier : tous ses enfants appelés sous les drapeaux ont su faire leur devoir et stoïquement ainsi qu'il convient à des hommes.

Elle était présidée par M.Durand, mobilisé comme sus-lieutenant de territoriale. »

Mesdames, Messieurs, Mes chers amis,

« Je ne sais quand les événements, pressés par la marche de nos armées, me permettront de venir prendre la direction du collège où je n'ai fait que passer- en soldat-. Mais le peu que je sais de la vieille ville du Berry que l'on voit, du haut de la route de Châteauroux, s'étager au-dessus de l'Indre paresseuse, le peu que j'ai connu de l'hôtel de Villaines dont les murs abritent depuis des années des générations de collégiens, m'a attaché déjà à ce pays et à cette maison où, avec mes élèves et mes collègues, sont les miens.

Aussi, bien qu'à l'exemple de beaucoup, j'aie échangé pour un moment la robe austère et pacifique du professeur contre un uniforme de l'armée, et, que les hasards de la mobilisation m'aient provisoirement affecté à une place des Alpes que je m'attends à quitter tous les jours pour le front, je n'ai pas voulu laisser à d'autres l'honneur – je dirai volontiers le plaisir – d'écrire, l'unique discours de cette distribution des prix.

Certes, d'autres que moi, pour les services qu'ils ont rendus à ce collège, auraient plus d'autorité pour dire ce qu'ils ont vu et ce qu'ils savent, que votre Principal – qui le fut si peu - Du moins j'aurai cette joie de dire d'eux tout le bien qu'ils n'auraient pu dire eux-mêmes et, en premier lieu, de rendre justice à mon collègue qui fut pendant cette année pleine de douleurs mais aussi d'espérances, le guide précieux de nos études mais aussi l'âme vivante de cette vieille maison.

C'est à lui, à mon excellent collègue, M.DUBOST-SOUTHON, que je dois tous les renseignements qui me permettront de rendre tout d'abord un hommage ému à tous ceux des nôtres qui firent vaillamment leur devoir de soldat et, là-bas, des sommets neigeux des Vosges aux flots de l'Océan, dans les tranchées de l'Aisne ou des Flandres, tombèrent glorieusement, la face tournée vers l'ennemi.

Et puisque c'est à eux tous, nos amis d'hier, aux anciens élèves du collège de La Châtre, à ses maîtres, à ceux aussi qui sortirent d'ici, encore imberbes, pour former ces troupes admirables qui n'ont rien à envier aux jeunes conscrits de l'Empire, que vont tout

d'abord mes pensées, n'est-il pas juste que ce soit précisément un soldat qui, devant cet auditoire, leur apporte le dernier salut, comme un lointain écho de ce premier adieu, que, penchés sur leurs tombes, leur firent leurs camarades de combat ?

Par ce que j'ai pu voir de la guerre, au retour de nombreux trains sanitaires qui apportaient dans nos hôpitaux des blessés de l'avant-veille, par ce que j'ai pu apprendre du courage et de l'abnégation de nos petits soldats de France qui, dans la douleur de leurs blessures, étaient encore exaltés de leur victoire, je m'imagine que ce fut la vaillance de ceux que vous avez connus et qui, champions souvent obscurs d'une cause sacrée, moururent pour la défense de la Patrie.

La vieille terre du Berry a, comme toujours, payé largement son tribut et, nombreux sont hélas ! les noms que notre pieux souvenir écrira un jour prochain sur une plaque de marbre noir. En attendant c'est un palmarès nouveau qui restera dans l'histoire, où, comme des héros couronnés des lauriers de la victoire, figureront tous ceux que leurs gestes proposent en exemple à nos enfants.

Dès aujourd'hui nous appellerons leurs noms et, vous tous qui les avez connus et les avez aimés, vous aurez le droit de répondre pour eux, comme jadis, les vieux soldats du régiment de la Tour d'Auvergne : « *Morts au Champ d'Honneur.* »

Morts au Champ d'Honneur mais éternellement vivants dans nos mémoires :

- BRUNET Charles, contrôleur des contributions directes, soldat au 95^e d'infanterie, tombé à Sarrebourg le 20 août.
- ALAHILIPPE Firmin, de Nohant-Vic, ingénieur agricole, tombé à Laudslad le 10 septembre.
- COLLAS Xavier, lieutenant au 90^{ème} d'infanterie, tombé à Ypres le 26 octobre.
- AUVITY Ernest, lieutenant, tué par un éclat d'obus au bois Leprêtre, le 18 avril avait été l'objet d'une citation à l'ordre toujours du régiment.
« *Auvity Jean-Ernest, sous-lieutenant à la 19^{ème} compagnie, a fait preuve depuis le commencement de la campagne de réelles qualités militaires, très belle conduite au feu pendant les combats du 7 au 8 avril.* »
- Raymond de VILLE CHABROLLES, caporal au 90^{ème} d'infanterie, tombé le 15 mai à Notre-Dame-de Laurette, frappé par un éclat d'obus au cœur.
- Lucien BOUDOT, lieutenant, tué d'une balle au front le 9 juin à la tête de sa section. Engagé volontaire au début de la guerre, il avait, par son courage, rapidement gagné l'épaulette.

Ceux-là ont payé leur dette. Ne les plaignez pas. Ils ont trouvé la mort glorieuse sur le champ de bataille. Ils ont accompli leur destinée et, joyeusement, ils ont donné leur vie pour cet idéal de grandeur, de beauté et de sacrifice qu'incarne la Patrie.

Ils sont morts. Mais déjà, au-delà de leurs paupières closes, leurs yeux ont pu voir, avant de s'éteindre à jamais, l'aurore d'une ère nouvelle et monter à l'horizon, comme un astre lumineux, l'image de la France agrandie.

Est-ce cette vision dernière qui met sur le visage des morts l'extase que notent tous ceux qui ont ramassé sur les champs de bataille les soldats tombés devant l'ennemi ?

S'ils sont tombés joyeusement, pourquoi ne nous ferions-nous pas, nous-aussi, une âme semblable et les yeux fixés vers l'avenir, n'accepterions-nous pas, le cœur haut, le sacrifice des êtres chers que nous avons perdus !

Comme eux, acceptons notre destin et, dans la douleur qui nous mûrit, sachons supporter nos épreuves personnelles. Comme des prêtres antiques, offrons-les en holocauste sur l'autel de la Patrie, certains que ces douleurs elles-mêmes ne seront pas stériles et qu'il surgira d'elles une France plus belle et plus grande et toujours plus aimée.

Déjà, cette France, rénovée par l'épreuve, a étonné le monde par sa constance et l'héroïsme de ses enfants. Ceux-ci ont tous été les dignes fils de ses ancêtres qui écrivirent dans l'histoire des pages d'épopée telles qu'aucune autre nation ne saurait en inspirer. Que ce soit en Alsace ou en Lorraine, sur les bords de la Marne, de l'Aisne ou de l'Yser, aux Eparges ou à Vailly, comme autour de Dixmude, de la Bassée et d'Arras et, là-bas vers l'Orient mystérieux où, il y a trente siècles, se heurtaient dans un premier conflit la civilisation et la barbarie, ils ont dépassé les limites de l'effort héroïque. Chacun d'eux mériterait de passer dans l'histoire. Mais ils sont trop. Du moins, s'il est permis de faire un choix parmi eux, évoquons, pour les saluer, les noms de ceux qui par leur courage, leur sang-froid ou leur audace reçurent la croix des Braves, la plus haute récompense du soldat.

Le collègue de La Châtre compte, lui-aussi, ses héros et ses décorés. Dès maintenant dressons-en la liste :

- POTRON-LABORDE Emile (2^{ème} citation) chef de bataillon au 6^è d'infanterie, a dirigé avec 2 compagnies de son bataillon et le groupe franc du 1^{er} bataillon et après une reconnaissance faite la veille, une attaque de nuit sur les tranchées allemandes qui ont été enlevées sur un front de 400 mètres. Commandait un bataillon qui, le 25 janvier a reçu l'attaque allemande et a grandement contribué à lui infliger un sanglant échec.
- DURAND Félix, capitaine du génie (2 fois cité à l'ordre du jour), proposé pour l'ordre de St Nicolas de Russie.
- DEMAY Léon, capitaine, le 23 août 1914, placé avec sa compagnie le matin du combat à un poste près d'un village, y est resté jusqu'au lendemain matin, n'a quitté son poste que sur l'ordre qui lui en a été donné. Au combat du 14 septembre s'est porté en avant à la tête de sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes ; a été contusionné à l'œil droit par un éclat d'obus ; n'a pas voulu se faire évacuer et a pris de suite le commandement de son bataillon à la place de son chef de bataillon qui venait d'être grièvement blessé.
- COURTILLET Marius, cavalier télégraphique au 8^è régiment des cuirassiers ? Grièvement blessé en allant sous un feu violent de l'artillerie ennemie, réparer une ligne téléphonique rompue. Décoré de la médaille militaire.
- Gabriel PELEGE, capitaine aviateur, (2 citations à l'ordre de l'armée), 12 octobre et 9 décembre. Chevalier de la Légion d'Honneur.
- MULOT Gilbert, caporal au 102^è d'infanterie, blessé à l'épaule et fait prisonnier.
- PAILLOT Auguste, sergent major blessé, « *a conservé le commandement de sa section, quoique blessé et n'est parti que terrassé par la fièvre.* »
- DEBOUTE Gaston, lieutenant au 157^è, a montré dans l'assaut d'une série de tranchées allemandes une bravoure et une audace remarquable. Dans un élan irrésistible a atteint la 3^è ligne de tranchées, quoiqu'en but à des feux de flanc très intenses. Grièvement blessé a refusé qu'on s'occupe de lui. A été de nouveau blessé en se rendant au poste de secours.

Mais, cet hommage rendu à nos morts et aux plus glorieux de nos enfants, songeons, nous-aussi, à la tâche qui reste à remplir. Pensons à ceux qui luttent dans les tranchées, aux frontières ; que cette armée du dehors si vaillante et si fière, soit doublée à l'intérieur d'une armée aussi précieuse à la défense nationale parce que c'est elle qui panse et qui console ceux qui souffrent, qui nourrit ceux qui peinent et entretient, au-dedans, la vie nationale sans laquelle la France se mourrait.

C'est ce qu'avec son bon sens, qui est bien un des traits particuliers de la race, dès les premiers jours de la mobilisation, le pays a compris. Partout, dans toutes les provinces, depuis les villes que l'ennemi a dévastées jusqu'aux cités chantantes et roses de la Garonne, depuis le rivage brumeux de l'Océan, jusqu'aux villages des Alpes qui

découpent le profil de leurs montagnes dans le ciel clair, le peuple de France s'est levé dans un effort sublime de pitié patriotique et de sympathie pour nos soldats.

Le Berry n'a pas manqué à sa tâche. Si le collège n'a pas été requis pour le Service de Santé, peut-être parce qu'avec ses murs vieillis il se prêtait difficilement à ce qu'on peut exiger d'une formation sanitaire, d'autres bâtiments voisins ont été convertis en hôpitaux. Dans tous les cas les maîtres et élèves de cette maison ont pris leur part dans l'œuvre commune de solidarité.

Si, comme citoyens, dans leurs familles, ils n'ont voulu rester étrangers à aucune des manifestations de la charité publique, ils ont pensé qu'ils devaient y associer plus directement le collège dont ils faisaient partie. C'est ainsi que le collège de La Châtre a organisé des distributions d'insignes et de drapeaux. Certes les sommes recueillies sont minimales, car il n'est pas de règle que les enfants portent une fortune sur eux. Mais encore cet effort mérite-t-il d'être signalé. Vous me permettrez de donner les détails des souscriptions et des ventes faites dans le collège :

- Petits drapeaux belges..... 33 Frs 40
- Journée du 75..... 26 -
- Journée Serbe..... 75 -
- Sous des Lycées..... 100 -
- Secours national (dons des professeurs)... 430 -
- Journée française..... 30 -
- Journée de l'orphelinat des armées.... 36 -

La somme n'est rien, mais le geste porte en lui-même sa signification puisqu'il mêle, dès l'école, l'enfant à la vie nationale et en fait déjà un acteur qui joue son rôle sur la scène tragique du monde où les peuples sont mêlés.

Par-là il prend le sentiment plus vif de la solidarité dans la nation dont il est l'espoir de demain ; par-là encore, il éprouve une conscience plus nette des durs travaux de ses aînés, de leurs souffrances et de leurs vertus ; par-là il apprend à mieux aimer sa Patrie qu'il voit souffrir, lutter et vaincre et sa famille où, peut-être une place sera vide au prochain retour. Ainsi, l'enfant connaîtra mieux par son propre sacrifice et par l'obligation de tourner son regard vers ces choses, le prix de l'effort et de la lutte, la joie de la charité, le devoir même puisqu'il l'aura accompli. Au contact de ces épreuves et de ces joies, il mûrira son esprit et élargira son cœur et, déjà, il se sera montré ce qu'il sera un jour, un homme.

Et, en vérité, tous ces jeunes gens que vous voyez là sur les bancs, assis près de vous et qui m'écoutent, ont compris dès le premier jour que l'heure était grave et que cette année scolaire allait par la force des choses exiger d'eux plus de discipline spontanée, plus d'attention et plus d'efforts.

Rappelez-vous, mes jeunes amis, il y a un an tout juste, vous passiez les grilles de votre Collège, heureux de la liberté reconquise, des parents retrouvés, des longues promenades qui hantaient à l'avance vos rêves d'écoliers joyeux. Puis, brusquement, à peine arrivés chez vous, un jour le tocsin sonna dans le village où le tambour jetait l'alarme, derrière les drapeaux qui flottaient...

Puis, ce fut le départ de vos amis et de vos frères, tandis que vos mères cachaient leurs larmes, et que les derniers venus des enfants, pris d'une inquiétude qu'ils ne s'expliquaient pas, ouvraient leurs grands yeux, sous leurs boucles blondes, comme s'ils pressentaient que des événements tragiques allaient se dérouler...

Puis, le défilé des régiments qui avaient sorti leurs drapeaux de leur gaine de cuir et qui, musique en tête, allaient vers la frontière, vers l'inconnu...

Vous rappelez-vous ? Et lorsque les premiers mois de guerre écoulés, votre Collège s'ouvrit à nouveau devant vous, vous aviez l'air grave de jeunes gens qui avaient senti passer autour d'eux le souffle d'une rafale, d'autant plus que, dans cette maison que vous retrouviez, comme dans vos familles, la mobilisation avait, elle-aussi, apporté des changements.

Sur 16 professeurs, cinq avaient été pris par l'armée dès le premier jour de la mobilisation : votre Principal qui rejoignait comme sergent le 105^e territorial à Grenoble. M. Dreneau, professeur de physique au 68^e territorial, M. Moreaud, professeur de lettres, sergent au 90^e d'infanterie, M. Boijeau, professeur d'agriculture, sergent au 65^e territorial, M. Mulot, répétiteur, caporal au 102^e régiment d'infanterie, M. Bienvenu, caporal au 90^e régiment d'infanterie.

D'autres allaient suivre : MM. Bourdier, professeur de dessin, Bonnin, professeur de gymnastique, Naucelle, professeur de sciences.

Et cependant, grâce au dévouement de tous mes collègues restés à leur poste de professeur, comme dans chaque famille, les plus anciens étaient demeurés à la garde du foyer, les études ne s'en ressentirent pas. Ainsi que sur la ligne de bataille les camarades comblent les vides, nos collègues se multiplièrent pour remplacer les absents. Ce fut d'abord M. Dubost-Southon qui, malgré la responsabilité de sa classe assumée la direction du Collège ; puis avec lui tous ses collègues qui se partagèrent les classes selon leur compétence et vinrent, tour à tour, suppléer dans son étude et pendant les récréations, le professeur qui manquait.

Bientôt la vie reprit plus normale. Deux professeurs bénévoles, MM. Gaston Marcel Petit et Audic, du lycée de Valenciennes, s'offrirent, le premier, dès le mois d'octobre, le second dès le mois de novembre, à prendre leur part de travail. Les pays envahis nous envoyèrent leurs professeurs, comme M. Herbin de St Mihiel. Enfin, heureuse tentative imposée par la guerre et dont l'Université se souviendra, les dames elles-mêmes, prirent place dans nos chaires et prouvèrent, une fois de plus, que chez la femme française, aux vertus domestiques, comme à la grâce naturelle, s'allient aussi la science et la force de vouloir.

O vous, que l'on voit au foyer et qui entretenez la flamme pure ainsi que des vestales antiques, vous que j'ai vues penchées au chevet des blessés, apaiser leurs souffrances d'un geste ou d'un sourire, vous qui savez consoler, supporter les épreuves et soutenir les courages, vous êtes encore ici, dignes sœurs et dignes épouses de ceux qui luttent dans les tranchées, à votre poste de combat.

Au nom de l'Université et du Collège, au nom de vos collègues de cette maison et au mien, permettez-moi, Mesdames, de vous remercier du dévouement et de l'intelligence avec lesquels vous avez rempli votre tâche. Nos annales retiendront vos noms : Madame Braconnier, l'excellente directrice du Collège de Jeunes filles, Mademoiselle Lepointeur, certifiée d'anglais, Madame Naucelle, certifiée des sciences, Mademoiselle Langlois, licenciée es-lettres (philosophie), Mademoiselle Delon, certifiée des sciences, Mademoiselle Bolnat, agrégée des sciences physiques et naturelles.

C'est grâce à vous, aux professeurs aussi qui sont restés dans cette maison comme MM. Robert, Lascaux, Imbert, Descouchant, Denis ou qui y sont venus au cours de l'année scolaire comme M. Poulain, Yvernault, Combrouze et Lacou, que le collège de La Châtre, a pu, cette année encore, maintenir sa réputation. Je n'aurai garde d'oublier dans mes remerciements ceux qui, du dehors, ne nous ont pas ménagé leurs sympathies, comme les membres du Conseil d'Administration, M. Le Sous-Préfet, M. Loutil, le dévoué président de l'Association des Anciens Elèves et les membres de la Municipalité et du Conseil Municipal.

Tant de dévouements n'auront pas été vains. L'année terminée, nos élèves pourront regarder derrière eux, faire la somme de ce qu'ils ignoraient et de ce qu'ils ont appris, comparer cette année aux autres. Ils reconnaîtront qu'elle a été fertile en jugements et en réflexions de toutes sortes, par où leur science s'est accrue.

Certes, il se peut que par la force des choses il y ait eu, à certains jours, des fluctuations dans l'application stricte des programmes, que les événements extérieurs aient, à certaines heures, pesé sur les classes. Et, si cela était, faudrait-il s'en plaindre vraiment ? Au fait, le but de l'enseignement secondaire n'est pas de donner aux enfants des formules toutes faites, une science toute livresque qui ferait de l'enseignement une sorte de psittacisme, la négation de la pédagogie.

Volontiers, je dirais que notre enseignement doit prendre pour devise la devise même de la philosophie : « *Susciter et ressusciter.* » Susciter et ressusciter, c'est-à-dire, éveiller ce qu'il y a de personnel et de spontané en chacun de nous, ce qu'il y a en nous aussi de sentiments, de pensées et de réflexions, ou bien encore, ainsi qu'aimait à le répéter Socrate, « *Faire retrouver par chacun les éléments des sciences, les vérités éternelles que chacun reçoit en héritage et qu'il possède, comme ce jeune berger de l'Attique, sans s'en douter.* »

Définir ainsi l'enseignement secondaire, n'est-ce pas affirmer qu'il doit avant tout s'abreuver aux sources de la vie et, la preuve de cette affirmation ne se retrouverait-elle pas dans ce fait que cet enseignement ne vaut qu'autant qu'il est donné avec le cœur ? C'était, là encore, une des maximes chères à Socrate, que j'aime à citer et qui avait, lui aussi, pour méthode de vivifier son enseignement en prenant ses comparaisons et ses exemples dans la réalité même, autour de lui.

Cette méthode, que nos maîtres de l'enseignement secondaire n'ont jamais oubliée devait, cette année-ci, plus que toute autre, s'imposer. Il était bien difficile, en effet, alors que toute une nation avait les sens et l'esprit tendus vers ce qui se passait aux frontières, de ne pas entendre, jusque dans nos classes comme l'écho de la lutte formidable où notre pays joue sa destinée.

S'il est vrai que l'histoire ne se répète jamais, il est non moins vrai que les générations et les peuples traversent, à des siècles de distance, les mêmes épreuves et expérimentent les mêmes lois. Ce sont les mêmes influences qui les voient naître et progresser, entrer en décadence et mourir. Les courbes que les générations tracent au cours de leur histoire ont des causes analogues. Là aussi, les fautes ont leur rançon comme les vertus leur récompenses. Du reste, sans pour cela nier le progrès, l'homme est semblable à ce qu'il était il y a vingt siècles, avec les mêmes enthousiasmes, les mêmes vices et les mêmes passions et ce fut, peut-être le tort d'une école trop éprise d'idéal, de l'avoir méconnu. De cette similitude dans l'histoire et aussi de cette solidarité naissent des rapprochements que le maître était conduit à faire tous les jours et qui, à la lumière des événements actuels, aidaient mieux que tout commentaire à comprendre tel passage d'un auteur ancien ou moderne, que ce fût un littérateur, un historien ou un philosophe qu'on expliquât. Par-là, en effet, était fixée l'attention des élèves, en même temps qu'ils étaient pris sans s'en douter par les sentiments et par le cœur, et qu'ils participaient à la classe de tout leur être ému et intéressé.

N'est-ce pas mes jeunes amis que l'année scolaire qui vient de s'écouler, loin d'être perdue pour vous, sera celle-la qui laissera dans vos âmes des impressions éternelles ? Pendant que vos grands frères combattaient dans les tranchées, vous aussi, sur les bancs de ce collège, vous remplissiez votre tâche. Comme ces jeunes écoliers d'Alsace, il y a 45 ans, regardaient la main tremblante du maître écrire sur le tableau noir le nom de notre Patrie, qui devait y rester ainsi qu'un symbole d'espérance, une secrète sympathie vous unissait à votre professeur et vous écoutiez ses graves leçons.

Rappelez-vous, il vous parlait de la France immortelle, de ce pays au clair soleil, dont les rivages sont battus par des mers sonores, de ce « *pays de plaines et de montagnes* », de cette terre de liberté et d'héroïsme, que nos aïeux nous ont léguée.

Il vous disait encore comment notre Patrie s'était formée, ses origines tirées des peuples de la vieille Gaule, aux longs cheveux et aux yeux bleus, ses épreuves et son combat,

comme au jour où, venue du Nord, sous la conduite d'Attila, fléau de Dieu, une horde de barbares fut arrêtée dans les plaines de Châlons.

Il évoquait, pour vous, son histoire, ses guerriers, ses poètes, ses penseurs. Il vous expliquait son génie que, fidèle gardienne des choses sacrées, l'Université a su lui conserver.

Et, pendant qu'il vous parlait, vous compreniez pourquoi, éprise de beauté et de justice, la France, qui fut toujours la France chevaleresque que l'on vit sur tous les champs de bataille du monde mettre son épée au service du droit et porter la liberté aux peuples, ne pouvait périr.

Rappelez-vous, il vous disait encore notre inflexible confiance et la sainteté de notre cause. Il vous montrait, flottant sur les monuments publics et les grilles de votre collège, les drapeaux de la Russie, de l'Angleterre, de la Serbie, du Monténégro, de la Belgique et de l'Italie qui mêlaient leurs couleurs aux nôtres et affirmaient, par-là, que dans ce conflit de géants, nous devons montrer de la constance, puisque nous avons le monde avec nous.

Mes amis, demain vous serez des hommes. Souvenez-vous de ces leçons, souvenez-vous que vos pères, vos frères et vos camarades sont partis à la frontière où ils combattent en soldats. Souvenez-vous que la France aura besoin de vous demain. Préparez-vous dès maintenant à être digne de ceux qui vous ont précédés dans la lutte. Regardez fermement l'avenir, avec confiance et avec courage ; gardez et développez toutes vos forces pour que, lorsque nos régiments seront revenus victorieux, la France puisse, par vous, dans ses nouvelles frontières désormais assurées, réaliser ses destins agrandis. »

&

Témoignage de Robert Malassenet dans son discours de 1982

...“Je n’étais pas destiné à entrer au collège, alors collège municipal, où les études étaient alors payantes ; **c’est Monsieur Joseph Durand, Principal, à cette époque, qui guida mon destin** ; il fut examinateur à l’oral lorsque je passai le certificat d’études et il me demanda mes nom, prénoms et adresse de mes parents. Quelques jours plus tard, il descendit au “Petit Mur” regarda mon père s’activer à la finition et à la trempe d’une hache et dit alors à l’auteur de mes jours : “Il faut envoyer votre garçon au collège” “Je n’ai pas les moyens” lui fut-il répondu. “Il va y avoir un examen de la bourse, je vais le faire inscrire et, s’il réussit, vous n’aurez que les livres à payer.”

C’est ainsi que cela se passa. Mais, jusqu’au jour de la rentrée des classes, je ne fus pas certain d’entrer au “bahut”. Chez nous les moyens de l’intendance n’étaient pas florissants ; si le travail ne manquait pas, la rentrée des fonds était laborieuse ; on réglait à l’année ; souvent beaucoup plus tardivement, parfois pas du tout !...

En octobre, j’entrai, avec mes grosses galoches, en 6ème B ; je fus alors désespéré ! A la communale, nous avions le même Maître toute l’année, dans la même allée de classe ; au collège, à chaque heure on changeait de professeurs. Je manquais parfois d’attention : un jour, j’eus un zéro en maths et fus collé un dimanche entier. Quelle humiliation !

Je crois que c’est à partir de ce jour là que j’ai remonté le courant.

...“Jeunes amis qui possédez aujourd’hui le bien précieux de la jeunesse, ne la gâchez pas ; cette jeunesse, conservez, cultivez les amitiés suscitées dans votre enfance. Au cours des années et, surtout, quand vous aurez pris de l’âge, vous pourrez apprécier toute la valeur de l’amitié vraie, profonde.

Il n’y a qu’à une seule occasion où l’homme peut se créer une autre amitié aussi valable : celle qu’on éprouve dans le danger, dans les combats.

J’espère que vous n’aurez pas l’occasion d’en connaître les circonstances et surtout de ne pas faire, comme moi, le zouave ! J’étais en effet au 9^e RGT de zouaves avec de Lattre à la 1ère armée.

Enfin, je vais terminer en priant Dieu que nous nous retrouvions tous encore plus nombreux, à ce repas du lycée, pendant de longues années”...

Robert Malassenet, né à Rezay en 1907, a mené une action héroïque entre fin août 1939 et fin mai 1945, qui lui a valu de nombreuses décorations militaires, depuis la Médaille des Evadés jusqu’à la Croix de Chevalier de La Légion d’Honneur, en passant par la Croix de Guerre (avec palmes et étoiles), la Médaille Militaire, la Croix du Combattant Volontaire, celle du Combattant de la Résistance et la Médaille de la France Libre, Président Départemental et Délégué au Conseil National de Rhin et Danube.



A. Vézinhet (1921-1924)

“De toute évidence, M. Vezinhet nous arrivait directement du folklore. A La Châtre, il allait entrer dans la légende. Cet homme frêle et bon, simplement vêtu et d'allure assez bohème, avait assez de force pour être faible et il ne pouvait nous être envoyé que par le Ciel. C'était notre bouclier contre toutes les injustices qui s'abattent inévitablement sur le monde des enfants. Je ne l'oublierai jamais. Il n'aura pas la gloire du Panthéon, ni sans doute celle des grands cimetières, mais nous qui l'avons connu, nous l'avons déjà enseveli dans notre coeur qui est la seule sépulture qu'il désirait vraiment”.

Pierre Bigrat
élève à partir de 1914

René Gédéon (1924-1930)

Le Principal René Gédéon impressionnait les élèves, car il avait fait ses universités à New-York et était un excellent angliciste.

“...Camarades, ce n'est pas seulement par de vieux et bons souvenirs que notre Collège vous est cher, c'est parce que que votre âme s'y est imprimée.

A la manière d'Olympio, vous avez créé tristement ce matin, dans les couloirs et les salles et, en écoutant battre votre cœur, vous avez demandé aux murs, aux bancs et aux tables de vous dire “de ces choses secrètes qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois”.

Mais, à la vue de ces lieux qui vous furent familiers et de tous ces objets qui sont aujourd'hui la possession de jeunes inconnus, vous n'éprouviez assurément aucun sentiment de jalousie ni d'amertume. La vie humaine, vous le savez, n'appartient pas toute au présent : elle est menée par le passé et l'avenir. Vous êtes le passé, le passé qui se souvient des heures studieuses, parfois mélancoliques, parfois joyeuses, qui coulèrent si nombreuses pour vous dans ce petit temple de sapience, le passé qui se souvient des chaudes amitiés de l'adolescence, le passé qui se souvient aussi des camarades que la mort a frappés au champ d'honneur et qui leur donne une pensée ; témoin, la gerbe de fleurs dont vous avez, ce matin, entouré leurs noms glorieux, et vous ne pouvez aujourd'hui que joindre avec plaisir vos mains à celles de vos cadets qui, à leur tour, sont venus s'abreuver à la même source.

Chers camarades, permettez-moi, pour l'avenir, de vous suggérer un conseil, à vous qui dans cette maison avez consacré vos belles années d'adolescence à l'étude et qui y avez reçu une empreinte profonde, à vous qui y avez appris par bonheur à n'écouter que les conseils de la raison et à porter l'esprit scientifique et l'esprit d'examen dans tous les domaines où votre activité s'exerce. Pour témoigner votre gratitude extrême à l'école qui a su vous élever et vous instruire, soyez des hommes pratiques. Imités les anciens élèves des collèges d'Oxford et de Cambridge. Couchez sur votre testament votre collège bien aimé. Depuis deux ou trois cents ans que cette noble tradition fait florès en Angleterre, les donations et les legs de toutes sortes n'ont pas laissé d'apporter d'incalculables richesses aux collèges des vieilles universités et leur ont permis d'édifier dans de beaux parcs de superbes édifices où règnent le confort, la beauté et toutes les ressources du savoir.

Suivez ce haut exemple, camarades, et grâce à ce geste de solidarité, de désintéressement et de gratitude s'installeront, au bénéfice des jeunes élèves à venir, parcs et terrains de jeux bien aménagés, jardins d'expériences pour l'enseignement agricole, laboratoires bien outillés, bibliothèques chargées de volumes ; peu à peu notre établissement se transformera, pour l'agrément des yeux et l'excellence des études, en une vaste école pleine d'attraits et riche de ressources. Voilà la meilleure manière de lui témoigner votre gratitude infinie...”

Monsieur Gédéon mit en scène des pièces de théâtre dans lesquelles le jeune Edouard Lévêque commencera une brillante carrière de comédien.

Les Fourberies de Scapin 1930



Fête du Collège : 5 et 6 avril 1930 "Les Fourberies de Scapin"

1er rang, assis, de gauche à droite : Paul Labrune (Sylvestre), Ernest Enique (Hyacinthe),

Jacques Colmar (Octave), Yvernault (Zerbinette), Pierre (Victor), Edouard Leveque-Boncœur (Léandre), Maurice Marsat (Nérine).

2ème rang, debout, de gauche à droite : M. le Principal René Gédéon, Marcel Ray (Carle) Daniel Deschiens (Argante),

M. Julien Gros, répétiteur (Scapin), Germain Magistry (Géronte), André Merijon et Raoul Neveu (2 porteurs) encadrant le souffleur.

Témoignage du fils du Principal André Gédéon

“...Quand je suis revenu, plus de cinquante ans après avoir quitté le Collège, j’ai été un peu amusé et surpris d’être toujours le fils du Principal. Mais je conçois aisément que mon Père, par ses fonctions et sa personnalité, ait laissé dans la mémoire de ceux qui l’ont connu un souvenir plus profond que celui du très jeune élève que j’étais alors.

J’ai néanmoins passé six années pleines au Collège ; presque l’équivalent d’un cycle secondaire. En outre, j’y habitais en permanence, hormis quelques semaines par an; il était véritablement mon univers ; petit à petit, je connus tous les professeurs, tous les élèves et leurs parents ; tous les détails de la vie de l’établissement m’étaient familiers.

Quand arrivaient les vacances, vous rentriez tous chez vous. Moi, je prenais alors possession du Collège entier qui devenait le théâtre de mes jeux. J’en connaissais tous les recoins, de la cave au grenier, je veux dire aux dortoirs.

Quoi de plus intéressant qu’une salle de classe inoccupée ! Il y a aux murs des tableaux divers, des cartes de géographie, des quantités de moulages dans la classe de dessin. La classe de physique et chimie restait, bien entendu, obstinément fermée ; elle exhalait cependant son odeur particulière de chlore et de soufre évoquée récemment dans notre Bulletin ; on pouvait voir, à travers les vitres, de bien curieuses machines d’électrostatique destinées à enseigner la physique d’un autre siècle. Certains objets merveilleux ne m’étaient pas tout à fait interdits, tels une vieille machine à écrire ou l’harmonium de Monsieur Bernay.

La situation centrale du Collège permettait d’assister aisément à tous les événements de la cité : les marchés, les fêtes, les défilés des corporations, les processions avaient un observateur attentif ; je me sentais également intégré à la vie de la cité.

Ces années "20" furent le théâtre de beaucoup des grands événements techniques ou humains du siècle ; les magasins d'aujourd'hui se plaisent à les rappeler. Quelle tristesse à la disparition de Nungesser et Coli... Quel enthousiasme et quelle admiration à l'arrivée de Lindbergh au Bourget !...

Ce furent aussi les débuts de la radio (on disait alors la TSF...). Un jour, les grands élèves, sous la direction de leur professeur de physique, Monsieur Fabre, mirent au point un petit récepteur, dans la cour aux sycomores. Une longue antenne était tendue entre une fenêtre du 2ème étage et un arbre du fond de la cour. Comme j'assistais, très intrigué, au réglage de ce mystérieux appareil, on me mit sur la tête un casque avec des écouteurs : j'entendis une voix et quelques notes de musique : c'était Radio-Tour-Eiffel et je venais d'entendre la TSF pour la première fois.

En juin 1930, il y eut une grande manifestation sportive à La Châtre. Les Moniteurs de Joinville étaient venus avec leur chef exécuter diverses démonstrations.

La veille au soir, au "Théâtre Municipal" - devenu le Cinéma Lux - conférence avec projection cinématographique. Des extraits des derniers Jeux Olympiques étaient présentés ; bien évidemment, il s'agissait de ceux qui avaient eu lieu en 1928, à Amsterdam. La grande compétition, le lendemain, était une sorte de parcours du combattant auquel participaient quelques élèves du Collège, les plus talentueux, très encouragés par tous leurs camarades. Le clou, qui terminait la journée, était un lancement collectif de javelot par tous les Moniteurs de Joinville. Les javelots se plantaient élégamment à des distances de plus en plus longues. Le grand champion devait lancer le dernier ; son javelot plana au-dessus de tous les autres déjà plantés, soutenu par une lueur admirative, mais celle-ci se transforma bientôt en cri d'angoisse, car le javelot se dirigeait vers la tribune érigée en bout de terrain, bien à l'ombre devant un rideau d'arbres et où l'on avait placé toutes les notabilités.

Heureusement, l'engin termina sa course en venant se ficher au pied même de la tribune. Le champion se nommait Courtejaire.

Cette anecdote comporte un épilogue. Une trentaine d'années plus tard, Courtejaire était toujours à l'Institut National des Sports, dans le Bois de Vincennes, dispensant sa science et exerçant en plus des fonctions de concierge.

Mon activité de dirigeant sportif, qui fut longtemps un hobby, m'amena de temps en temps à l'Institut National des Sports. Je décidai, un jour, d'aller voir Courtejaire pour lui dire que je l'avais admiré bien des années auparavant et j'évoquai sa démonstration dans une petite ville du Berry. Il m'interrompit très vite en s'exclamant : "C'était à La Châtre, le jour où j'ai failli planter mon javelot dans la tribune des officiels". Lui aussi se souvenait..."

Professeur André Gédéon

élève de 1924 à 1930

Extrait du discours de banquet 1989



Banquet d'Anciens élèves en 1922

Trois filles chez les garçons

A la rentrée de l'année scolaire 1928, une surprise nous attendait dans la cour de récréation : un trio frileux de jouvencelles issues du Collège de Jeunes Filles.

Trois filles de La Châtre "acceptées" au Collège de Garçons pour y terminer leurs études secondaires...

Soixante potaches faisaient le cercle, à distance, autour du tronc couturé de l'érable sycomore où s'adossaient ces demoiselles comme pour résister à quelque agression imprévue...

Marguerite... Suzanne... Marcelle...

Seuls quelques-uns d'entre nous connaissaient leur nom...

Mais bien peu savaient si elles venaient - ou non - du Collège "des filles".

Nous subodorions pourtant leur appartenance à un domaine réservé, ce qui d'ailleurs nous fut confirmé par le Principal de l'époque. Et, de façon péremptoire : "Écoutez-moi bien, jeunes gens ; ces demoiselles sont seulement venues chez nous pour y travailler en tant qu'élèves de 1ère. Ne les considérez pas pour autant comme des camarades de jeux... Je ne tolérerai aucune familiarité envers elles. Il est interdit de leur parler, de vous asseoir en classe auprès d'elles... Je sévirai, si besoin est, à toute tentative de transgression à ces règles de conduite..."

"Cause toujours, mon vieux !" pensions-nous, nous les mâles de quinze ans... Car nous supputions bien que cette ségrégation serait de brève durée...

Erreur ! la situation perdura... Et (le croiriez-vous,) il fallut de longs mois pour que Marguerite, Suzanne et Marcelle fussent vraiment adoptées par les gens de la Maison...

D'abord, l'opinion publique locale était hostile à cette cohabitation. "On ne mélange pas les sexes dans un même établissement ; c'est un facteur de trouble pour la bonne marche des études..."

Pour les parents des garçons, cette mixité (non encore testée) constituait un danger pour la sérénité de leur grand fils... Pour les gamins de 4ème, c'étaient de vulgaires "pisseuses" qui les gênaient dans leurs ébats violents. Pour certains d'entre nous, adolescents, elles constituaient une force concurrente dans la compétition...

D'autres, plus romantiques, risquaient une œillade ou un sourire à l'une de ces "étoiles nouvelles"...

J.L.B.



Jour de fête au lycée, 1928